

# 1

## Bilan suspendu

*Nous ne sommes pas seulement corps,  
ou seulement esprit ; nous sommes  
corps et esprit tout ensemble.*

*George Sand, Histoire de ma vie*

**Alexis Bataille.** – Manuel, le 31 juillet 2017, ta vie prenait une autre tournure. En effet, au Mali, dans le cadre d'un convoi militaire, le véhicule, dans lequel tu étais, roule sur un engin explosif artisanal. La suite, nous la connaissons. Pour autant, aujourd'hui, permets-moi de te poser cette question simple : comment vas-tu ?

**Manuel Cabrita.** – Aujourd'hui, je continue mon réapprentissage de la vie. Disons plus simplement que j'essaie d'avoir une vie « normale » dans un corps « particulier ».

**Qu'est-ce que tu appelles « corps particulier » ?**

Malheureusement, le jour de l'accident, j'ai perdu un bras et une jambe. Mon visage a été également touché. Aussi, ce sont des choses que l'on remarque tout de suite. Le physique. Puis, après, il y a tout ce que l'on ne voit pas. Le psychique. Toutes ces choses qui m'empêchent de m'endormir, toutes ces choses qui me réveillent la nuit, toutes ces choses qui me donnent des « coups de blues ».

Paradoxalement, celles-ci me donnent également des coups de fouet mais aussi des moments de bonheur. Dès lors que je prends conscience de mon état, je me dis : « Mais de quoi je me plains ? » En effet, toutes ces douleurs physiques et morales, ces « vagues à l'âme » me témoignent tout simplement d'une chance : je suis en vie.

**De cette vie, parlons-en. As-tu la sensation d'avoir vécu une vie avant et d'entamer une nouvelle vie après ton accident ou bien la vie continue-t-elle ?**

Non, non. Clairement, il y a une vie d'avant et une vie d'après. C'est une certitude.

Néanmoins, j'ai gardé l'essentiel. Par exemple, ma vie privée, malgré le fait qu'elle ait elle-même connue quelques aléas, et c'est bien normal, n'a pas souffert d'une désertion amicale. Les amis, les vrais amis, que j'avais avant, restent ceux d'aujourd'hui. Tu sais, je crois que j'ai réellement beaucoup de chance. Je suis très bien entouré. C'est une force. C'est ma force.

Sur l'aspect professionnel, c'est un peu plus différent. Ma vie d'avant était faite d'actions et d'activités sportives. Elle bougeait plus que maintenant ! Aujourd'hui, il faut être objectif, je ne peux plus faire le dixième de ce que je faisais avant. Ce n'est plus possible de crapahuter, de sauter un mur, d'aller dans un trou ou bien de ramper. Impossible.

Socialement, la vie d'après est aussi un peu plus compliquée. Les personnes qui me connaissent ont pour habitude de dire que je suis resté le même. Mais, lorsque l'on est blessé, j'ai l'impression que l'on devient une sorte d'acteur social. C'est une sorte de dédoublement de la personnalité. Il y a l'image que l'on veut donner. Une vraie carapace que je revêts en même temps que mes prothèses. Puis, il y a le vrai Manu... (*Silence*).

Au fond, ce Manu, dans les coulisses, c'est celui qui regarde la vie sous un autre angle. Positif ou négatif... C'est comme ça... (*Silence*).

J'oubliais ! Il y a le regard des autres. Ça c'est très important. Ce qui me touche le moins, c'est le regard des enfants. Ils sont très curieux mais ce n'est pas leur faute. Il y en a même qui me posent des questions et j'y réponds toujours. J'aime bien.

Toutefois, ce qui me touche le plus, c'est le regard des parents, à côté de leurs enfants. Généralement, ils leur demandent de ne pas me regarder et de ne surtout pas me poser de questions. Peut-être tentent-ils de les préserver de mes explications... C'est dommage...

### **Comment tu interprètes cette réaction ?**

Je pense que c'est de la pitié. Tu sais, la plupart des personnes qui croisent un handicapé se disent : « Oh, le pauvre » .... Or, pourquoi cette réaction ?

Ce statut de personne handicapée est tristement ambivalent. Lorsque je croise des personnes dans une grande surface, les personnes ne prennent pas le temps de discuter avec moi. Normal. Je passe dans un rayon, le gamin me dévisage, tire les mains de sa mère en lui disant : « Regarde, regarde », sa mère lui répond de ne pas le faire. Je suis un handicapé.

*A contrario*, tu as aussi une réaction un poil trop empathique. Du style « Oh mon Dieu monsieur. Allez-y, passez ! Qu'est-ce vous devez vivre ! Qu'est-ce que vous devez souffrir ! »

Il n'y a pas de juste milieu dans l'attitude des autres. Soit l'ignorance, soit la pitié.

Or, si les personnes prenaient, parfois, un peu plus de temps pour l'échange, elles se rendraient compte que je suis une personne similaire aux autres, avec mes envies, mes qualités et mes défauts. Après tout cela, la seule différence qui resterait entre nous serait que je ne marche pas (*Rires*).

Quoique, en parlant de marche, laisse-moi te raconter une autre anecdote. Tu sais que je n'utilise pas tout le temps mon fauteuil roulant électrique. J'ai un appareillage. Une prothèse de bras et de jambe. Il m'arrive souvent de les porter. Seulement, ça ne fait pas de moi un coureur de fond, bien au contraire ! (*Rires*).

De fait, je marche lentement, je claudique. Ce qui a pour effet de faire râler les autres. Je deviens une autre forme de handicapé. Un boiteux qui emmerde tout le monde. Tu vois ce que je veux dire ? À vrai dire, mon fauteuil roulant, au-delà de l'imaginaire qu'il peut représenter chez beaucoup de monde, est une forme de protection. C'est ma coquille. Les gens se décalent, me laissent passer.

Mais, quand je suis debout, habillé d'un jean, la prothèse de jambe devient invisible. Dans le métro, sur le trottoir, j'entends souvent pester, souffler parce que je ralentis le flux. Il est même arrivé que l'on me bouscule, c'est dire !

**Justement, tout à l'heure tu as évoqué cette face cachée de toi. Qu'est-ce qu'elle a envie de leur dire, dans ces moments-là, à ces personnes ?**

Moi, j'ai envie de leur dire une seule chose : vivez votre vie et ne me prêtez pas trop d'attention. Un bonjour me suffit mais oubliez le reste. Ne me dévisagez pas, ne me prenez pas pour un enfant. Parce que ça aussi, c'est un biais négatif de l'autre. Qui a tendance à infantiliser la personne handicapée parce qu'elle est handicapée. Il n'est pas rare que l'on s'adresse à moi comme si j'avais deux ans !

Hélas, que faire ? Que dire, en définitive ? Tu ne peux pas envoyer paître les gens. J'ai un savoir-vivre, une éducation. Tu ne peux pas leur dire : « ÉCOUTE, arrête de me parler comme ça. » Alors, je ronge mon frein à coups de « merci beaucoup », « c'est gentil ».

Je pense que la bonne attitude à adopter, c'est celle du naturel. Comportez-vous normalement avec une personne handicapée. Et même, si vous n'avez pas envie de me dire bonjour, ne me dites pas bonjour ! Après tout, on n'est pas obligé d'apprécier tout le monde, peut-être que moi non plus leur visage ne me revient pas ! (*Rires*).

Toutefois, il faut garder à l'esprit que c'est ton physique qui détermine ton niveau de handicap et donc la réaction des gens.

**Sur ce point, la blessure physique n'est jamais bien loin de la blessure psychique. Depuis ton accident, où en es-tu psychologiquement sur ton parcours de réhabilitation ?**

Dans mon discours, on pourrait croire que tout va bien et ça me dessert souvent. C'est assez subtil. Je donne l'impression que je vais bien parce que les gens veulent que j'aie bien. Au fur et à mesure, tu découvriras, au fond, que c'est différent... (*Silence*).

Avec une prothèse de bras et une prothèse de jambe, je dois reconnaître que le schéma corporel en a pris « un coup ». Aujourd'hui, il est encore trop tôt pour reconnaître l'acceptation de ce nouveau corps. Impossible. Mon nouveau corps doit faire partie de ma nouvelle vie. Elle se met à peine en place...

Tout à l'heure tu posais la question de la vie d'avant et de la vie d'après. Je te le confirme une nouvelle fois : oui, il y a bien un avant et un après.

Par exemple, la maison où je vis actuellement est celle qui correspondait à ma vie d'avant. Avec mes deux bras, avec mes deux jambes. Une vie d'activité donc, y compris les plus basiques. Je voulais prendre un verre d'eau, je le faisais.

Or, l'ensemble des habitudes et des gestes qui ont été mis en place durant les trente-cinq premières années de ma vie doit être revu. Parce que lorsque tu es assis sur un fauteuil, hélas, tu n'as pas facilement, voire pas du tout accès à ce fameux verre d'eau. Par conséquent, pour bien d'autres éléments d'architecture, je vis maintenant dans 50 % de ma maison car le reste n'est plus adapté.

Pour tout te dire, je suis encore dans une pensée qui rejette le handicap, étant donné que je refuse que ma maison ressemble à une maison de handicapé. Je n'ai pas encore envie de vivre dans une maison hôpital...

Au-delà de cet aspect, je le répète, j'ai beaucoup de chance. J'avance. Avec mon épouse, Agnès, ça fonctionne bien. Elle me soutient énormément. Ce qui n'est pas toujours le cas de tous mes autres camarades blessés de guerre. Malheureusement pour certains d'entre eux, leur épouse, elle aussi, fait dorénavant partie de leur vie d'avant...

Sur ce point, je plaisante souvent avec ça mais je tiens à le dire, je n'ai franchement pas assuré le service après-vente. Ma femme a épousé un mec avec deux bras, deux jambes. Aujourd'hui, elle a un handicapé. Si Agnès avait voulu partir, j'aurais respecté ce choix.

**À ce propos, le blessé de guerre a une place privilégiée dans les échanges mais l'on parle rarement de sa compagne ou de son compagnon. Comment va Agnès ?**

Reprenons la base. Le 31 juillet 2017, elle était au travail. Elle reçoit un appel du régiment. « Votre mari a un accident, il est mort. » Puis, second coup de téléphone pour dire, cette fois, que j'étais vivant. Et, troisième appel précisant que j'étais tout de même « très mal en point ». Le soir même, une délégation militaire arrive chez nous. Bien évidemment, elle a tout de suite imaginé le pire... Dès le lendemain, elle était à l'hôpital d'instruction des armées Percy afin d'attendre mon arrivée en Falcon médicalisé.

Alors oui, je crois qu'on peut le dire, cela a été marquant pour elle aussi. Un traumatisme. Il ne s'agit pas d'une blessure physique mais bel et bien d'une énorme blessure psychique...

**Quels sont vos projets aujourd'hui ?**

On doit bien être les seuls à avoir trouvé du positif au confinement (*Rires*). En effet, Agnès quitte son travail. Le confinement lui a prouvé que c'était tout de même un grand bonheur de vivre ensemble, tout le temps. D'une part, parce que cela lui permet de prendre un vrai temps pour elle, et puis parce que j'ai un besoin essentiel d'un tiers, et autant que ce soit elle. Demain, c'est son dernier jour. Enfin, nous allons nous retrouver dans cette nouvelle vie que l'on va commencer.

**C'est intéressant, ce que tu dis. Tu parles de cette nouvelle vie qui commence, c'est donc cette nouvelle vie à deux, si je comprends bien. Mais, depuis ton accident, qu'est-ce qu'il y a eu ? Il n'y a pas eu de vie ? Qu'est-ce que c'était, cet espace, ces années, entre ton accident et aujourd'hui ?**

Non, il n'y a pas eu de vie. Il y a eu un long chemin, qui n'est pas terminé. Comme tu le sais, au moment où l'on échange par téléphone, je suis encore à l'hôpital d'instruction des armées Percy pour un échange de prothèses. C'est donc loin d'être terminé.

Dans cet espace de l'accident à nos jours, il n'y a pas eu de plaisirs. Hormis un voyage à Miami que l'on s'est autorisé avec Agnès, avant toutes ces histoires de Covid. C'était une récompense et un moment pour souffler. Mais ça ne représente qu'une infime parenthèse dans cet espace rempli d'opérations, de déceptions, notamment sur les chirurgies de moignon qui ont nécessité de multiples reprises chirurgicales et un gros travail de rééducation avec les prothèses.

En fait, depuis le 31 juillet 2017, toute ma vie tourne autour de l'accident. Un seul sens, une seule dynamique. Agnès et moi, on le savait. Il fallait faire les choses et bien les faire. On a beaucoup discuté et échangé. C'est notre principal levier d'action. Il nous permet de nous projeter aujourd'hui dans cette deuxième vie.

À cette occasion, d'ailleurs, je dois dire que l'on ne s'est pas redécouverts, mais presque ! (*Rires*).

### **Cet avenir, tu l'envisages positif ?**

Positif, je ne sais pas. Le mieux possible, je l'espère. Pour le moins, un avenir possible et différent avec Agnès, évidemment. Nous projetons d'acquérir une résidence dans le sud de la France, d'avoir un chien...

Depuis l'accident, j'ai l'habitude de dire que j'ai quitté la « matrice ». C'est-à-dire le rythme métro-boulot-dodo. Lorsque j'étais militaire, j'habitais loin du régiment, je me levais tôt, je rentrais tard. Je partais régulièrement en mission sur des périodes comprises entre quatre et six mois.

Un brin carriériste, ça me convenait bien comme ça, puisque c'était la seule chose que je connaissais... Néanmoins, dans cette vie-là il est difficile de trouver beaucoup de temps à consacrer à soi, aux autres, aux loisirs. Cette vie, tout le monde la connaît.

Or, la blessure a tout arrêté. Sans transition. Du jour au lendemain, je me suis réveillé à Paris.

Aujourd'hui, il va me falloir réapprendre à vivre toute l'année avec mon épouse et il va falloir que je prenne conscience que le rythme soutenu de la vie s'arrête. Accepter de vivre en parallèle du monde, d'un monde où l'hyperactivité règne et où personne ne se rend compte qu'il est pris dans le même tourbillon que le mien lorsque j'en étais. C'est une sensation étrange.

À partir de demain, Agnès quitte elle aussi un peu de cette vie-là et me rejoint dans mon « monde parallèle » (*Rires*).

### **Regrettes-tu ta vie d'avant ?**

J'irais beaucoup plus loin que ça. Je regrette énormément ma vie d'avant pour tous ces aspects positifs dont on a déjà pu discuter. Cependant, je regrette encore plus ma vie d'avant car je n'avais pas tout à fait conscience de vivre la folle marche du monde. Je ne prenais pas, en réalité, le temps de vivre. Si j'avais su, je me serais peut-être davantage freiné. L'opération Barkhane, par exemple, c'était ma dixième mission, censée être la dernière, d'ailleurs. Si je ne l'avais pas faite, peut-être que j'aurais encore mon bras et ma jambe. J'aurais pris ma retraite militaire, j'aurais changé de travail et j'aurais pu continuer ma vie d'avant. Celle que je m'étais forgée et construite...

Pour autant, je n'ai pas de regrets vis-à-vis de l'armée. Je n'en aurai jamais. Ça ne s'explique pas, c'est comme ça. Lorsque l'on part dix fois en mission, que l'on est conscient du risque et du danger, c'est qu'il y a plein de sentiments derrière et certainement pas de ressentiments... (*Silence*).

**Au final, Manu, hier, c'était la vie, aujourd'hui, on ne sait pas trop ce que c'est. Une phase de transition, sans doute. Et, demain, c'est à nouveau la vie ?**

Une nouvelle vie. La vie adaptée, mais la vie quand même ! (*Rires*).